

Du caractère polymorphe et multicolore du relou en milieu urbain

Texte écrit par Clemmie Wonders

« Non mais qu'ils ne respectent pas les femmes chez eux, c'est leur problème, mais ici, on est en France ».

« Je suis pas raciste, mais j'en ai marre de me faire draguer dans la rue ! »

« C'est dans leur culture, ils n'ont pas le même rapport à la séduction ».

Ces déclarations n'ont pas particulièrement été tenues par des membres du FN ou même des personnes se disant (se pensant) racistes. Non. Ce sont des déclarations que j'ai entendues, que j'entends régulièrement, dès que l'on parle de harcèlement de rue.

Parce que, comme en parlait récemment un article de rue89, c'est un fait : pour beaucoup de personnes, y compris les victimes de harcèlement de rue, les agresseurs de rue ne sont que des mecs de banlieue, de cité, de quartiers populaires. Què des immigrés, des fauchés, des lascars, des cailleras, des ouaich, des rebeus, des renois... Je parle souvent de harcèlement de rue, avec beaucoup de personnes. Et la récurrence des déclarations précédentes m'attriste.

Non, elle me révolte, en fait. Elle me met hors de moi.

Parce qu'en ne parlant que d'un type très spécifique de harcèlement, mes copines Blanches et/ou bourgeoises invisibilisent totalement un autre type de harcèlement que, pourtant, les femmes racisées vivent aussi fréquemment et avec autant de violence.

J'habite dans un quartier très bourgeois qui est aussi le quartier des putes de la ville. Il y a quelques semaines, un homme d'une cinquantaine d'années se dirige vers moi. Rapidement, sans se présenter ni même me saluer (même pas un « ouaich la miss »), le mec me propose de baiser, il a de l'argent, il veut bien en mettre. Le temps de comprendre et de réagir, et je tente de m'éloigner en déclinant, agacée. Mais le monsieur m'attrape, me bloque

contre le mur et insiste, en chuchotant « allez, j'ai envie, j peux payer, laisse-toi faire, j'te trouve bonne... », les supplications du gamin persuadé que le fait qu'il ait très envie justifie qu'il prenne. Il me faut encore quelques secondes pour réagir. Et puis j'explose. Je l'insulte de tous les noms que je connais, je le repousse, je me dégage, je hurle, je le pourris, il s'éloigne.

Dans la rue, les passants sourient, amusés. Moi je tremble, je bouillonne et ne vois pas ce qui les amuse. Et, alors que je me remets en route, j'entends le vendeur du magasin de chaussures d'à côté (sorti pour voir ce qui se passait) déclarer à sa collègue « non, rien, juste une pute qui fait du scandale ».

Une bourgeoise se serait fait coincer comme moi par un lascar ou un mec racisé, les gens se seraient empressés de lui demander si ça va?, elle n'a rien?, ne veut pas appeler la police? Mais je suis une meuf racisée en mini-short et collants troués qui décline les avances d'un monsieur qui doit porter trois mois de mon loyer sur le dos, et je ne suis rien d'autre qu'une pute qui fait du scandale. Parce que décliner les avances d'un homme de classe supérieure, c'est faire du scandale, faire l'intéressante, c'est moins légitime que de repousser celles d'un kéké, parce que pour un homme, argent est gageure de pouvoir de séduction, parce que l'époque où on renversait les gueuses dans un coin de ruelle sans en payer la moindre conséquence n'est pas si lointaine...

Ils sont bien Blancs aussi, les mecs qui me suivent en voiture (avec parfois le siège bébé à l'arrière) jusque chez moi, même après que je leur ai dit et répété que non, je ne suis pas en train de travailler, juste en train de rentrer chez moi, laissez-moi maintenant.

Ils sont toujours Blancs ceux qui croient que l'argent leur donne le droit de.

Ils sont souvent Blancs ceux qui m'exotisent et projettent sur moi leurs fantasmes de néo-colons en accompagnant leur drague de tous leurs clichés sur les Noires. « Gazelle ». « Tigresse* ». « Lionne ». « Sauvageonne ». « Sauvage ». « Beyoncé ». « Rihanna ». « *N'importe quelle Noire sexy et à la mode* ».

Ils sont bien blancs aussi les mecs de l'école de commerce du quartier qui viennent s'abreuver de bière virile au bout de ma rue. Ils étaient tous bien blancs et de polos vêtus le soir où, après que j'ai décliné leurs invitations à

rejoindre leur table, ils ont commencé à m'appeler « Nafissatou » et à gueuler, de façon à ce que tout le monde l'entende, comment ils me prendraient quand j'aurais bu suffisamment ou laissé mon verre sans surveillance. Ils étaient une grande tablées de mecs Blancs de bonne famille à trouver hilarant de me menacer explicitement (mais pour déconner) de viol pour me punir de les avoir éconduits.

C'est au cours d'une soirée d'école d'ingénieurs qu'après que j'ai poliment repoussé la drague polie d'un mec très poli, je me suis fait traiter de sale négresse et fait expliquer qu'il fallait pas que je me fasse de films, je n'étais qu'un choix de repli, les « filles comme moi » ne font partie que de celles qu'on veut baiser quand on s'est pris un stop par les meufs qu'on veut épouser.

Dans le travail aussi. C'était un bon bourgeois qui, alors que j'étais encore stagiaire, m'appelait sur mon lieu de travail, saluait mes boss avant de leur dire « c'est à votre petite stagiaire que j'ai envie de parler ». C'était un grand bourgeois qui, un soir de vernissage a essayé d'obtenir de moi des gâteries dans la cuisine de la galerie, me promettant qu'il ferait de moi « quelqu'un », comme si je n'étais personne. C'était un Blanc qui en réunion, devant mes collègues et mes supérieurs, s'amusait à commenter mon tour de taille et à se plaindre du fait que je refusais ses invitations à dîner. C'est un groupe de Blancs qui, après la réalisation d'un projet commun, a trouvé drôle de proposer de me « faire tourner » pour fêter notre succès. Ce sont toujours des Blancs qui m'ont menacée de « me griller dans le milieu » si ne me mettais pas à quatre pattes. Ce sont toujours des Blancs qui m'ont prise en otage et ont joué de leur position de pouvoir pour que je me sente coincée, humiliée, affichée, obligée. Ce sont toujours des Blancs qui m'ont fait sentir que, quoi que je fasse, quoi que j'accomplisse, à un moment ou un autre, on me remettra toujours à ma place de chatte sur jambes.

Alors oui, je sais, il y a les « ouaich la miss » et les « madmouazel, t'es très très charmante ». Mais il n'y a pas de mystères les gens : si les banlieusards et les scarlas sont un peu en avance sur le harcèlement de rue, c'est que le harcèlement de bureau et le harcèlement de bar sont déjà pris. C'est qu'en fait, les banlieusards et les scarlas, on n'a pas trop envie de les voir ailleurs que dans la rue. Les banlieusards, les lascars et les ouaichs investissent l'espace qu'on leur laisse. Je ne dis pas que leur sexisme est moins grave ou moins violent. Je dis qu'il serait temps d'arrêter de ne parler que de celui-ci. Pendant qu'on s'acharne sur celui-ci, celui-là s'assied, déplie ses jambes et s'installe.

Et de remettre les choses à leur place :

Non, ce qui est révoltant, ce n'est pas de se faire draguer par un homme de classe inférieure.

Non, ce qui est vexant, ce n'est pas qu'il me prenne pour une fille de son quartier.

Non, le problème n'est pas que son vocabulaire ou sa répartie soit limitées et que sa drague manque de prose ou de mots à trois syllabes.

Ce qui est révoltant c'est d'être sexualisée, tout le temps, tous les jours, dans tous les contextes.

Ce qui est vexant, c'est la banalisation de l'insulte sexiste dans l'espace public.

Le problème c'est que me sens moins légitime à aller et venir dans cet espace. Le problème c'est que malgré mon droit inaliénable de me promener, j'ai envie de m'excuser d'être présente, je me sens comme une intruse sur le pavé, comme une invitée suspecte dont on épierait les faits et gestes. Et le cul.

Qu'on se le dise une fois pour toute : Le harcèlement de rue n'a pas d'origine géographique, de religion ou de culture (à part celle du viol). Le harcèlement de rue est la conséquence du patriarcat. Et le patriarcat n'est pas défendu par les seuls banlieusards, mais par tous ceux qui croient et affirment qu'il est le fait des autres. Le patriarcat porte autant le costard-cravate Hugo Boss que le survêt Lacoste ou le jean Célio. Mais il semblerait qu'il soit plus aisé de se plaindre de l'autre que de l'un...

Chères personnes anti-sexistes : subir une oppression ne devrait jamais être un prétexte pour en exercer une autre. Se révolter, c'est (très très) bien. Le faire avec intelligence et sans ethnocentrisme, c'est mieux.

Bisous

*Moi je le sais qu'il n'y a pas de tigreSSE en Afrique. Ce sont les relous qui sont pas au courant.